

Marguerite de Roberval

par Louis H. Taché

PROLOGUE

Par un soir d'octobre 1539, Georges de Roberval descendait distraitement la rue St-Denis, à Paris. Il venait de quitter son ami Gontran de Kermer qui partait, cette nuit là même, pour un long voyage tout-à-fait inattendu.

Georges et Gontran s'étaient connus six ans auparavant, par suite d'un de ces hasards qui enchaînent à toujours deux existences, de même qu'ils mettent aussi parfois entre les hommes une barrière infranchissable. Depuis lors, ils ne s'étaient pas quittés.

On était à cette époque glorieuse du seizième siècle, où la France et l'Italie, après s'être rencontrées les armes à la main, rivalisaient maintenant sur un autre terrain; où un grand pape et un grand roi présidaient aux destinées de deux grandes nations qui se disputaient la palme dans les arts et la littérature; où toute une génération ardente, ambitieuse, enthousiaste, se levait au soleil de la Renaissance et s'inspirait des oeuvres de ceux qui devaient rester les maîtres dans l'avenir.

M. de Roberval et M. de Kermer se préparaient une carrière brillante, l'un dans les lettres, l'autre dans la diplomatie. Vivant de la même vie, partageant les mêmes idées, possédés tous deux d'une noble ambition, ils voyaient

chaque jour se resserrer les liens de leur amitié. Ils avaient les mêmes joies, les mêmes tristesses. Pas un rêve n'était formé par un que l'autre n'encourageât. La douleur ne frappait jamais qu'à demi, chacun des deux en prenant une part.

Gontran avait vingt-six ans, Georges deux années de moins. Le premier avait les cheveux noirs, les yeux noirs, le teint des hommes du midi. Sa haute taille indiquait la force. Sa figure respirait je ne sais quelle fierté et quelle franchise qui commandaient la sympathie et le respect.

M. de Roberval était bond, pâle, délicat. Dans son grand oeil bleu flottait vaguement la fatigue, l'ennui. Il semblait que ce jeune homme fût trop faible pour supporter la vie avec ses déboires et ses larmes.

Autant M. de Kermer était gai, entraînant plein de fougue, autant M. de Roberval était sombre et mélancolique. La nouvelle du départ de son ami avait profondément affecté Georges. Gontran s'en allait, sans dire où, ni pour combien de temps. Ce voyage que rien n'avait fait présager et dont la cause était gardée secrète, brisait bien des projets dont la réalisation avait été rêvée par les deux jeunes gens.

Tout en marchant, M. de Roberval pensait à ces choses. Il arrivait au fleuve.

On était à la veille d'un ouragan et il faisait une profonde obscurité. Le vent ne soufflait point. Pas un bruit dans la ville que les vibrations du bef-